

Lacan Quotidien



JAPON : le retour vers le futur

Anaëlle Lebovits-Quenehen

Premier regard

Au premier regard, ce qui saute aux yeux au Japon, c'est que le Nom-du-père y a l'air en fonction. Au pays du soleil levant, les femmes ressemblent à des femmes (à la fois féminines et élégantes, qu'elles soient très à la mode ou en kimono traditionnel) et les hommes le plus souvent à des hommes (avec un goût prononcé pour le costume-cravate). Écoliers, collégiens et lycéens y portent d'adorables uniformes (blazer-jupes plissées pour les filles, blazer-pantalons pour les garçons). L'image des corps donne ainsi au *gaijin*, à l'étranger, le sentiment d'un voyage dans le temps – ce temps que les moins de vingt ans (et quelques) ne peuvent pas connaître...

Cette répartition imaginaire des sexes va jusqu'à se loger dans le timbre des voix : celui des femmes est étonnamment aigu – évoquant volontiers celui de Sylvia Bataille dans *Une partie de campagne* – tandis que celui des hommes est le plus souvent grave.

Ajoutons que, de Kyoto la traditionnelle à l'hypermoderne Tokyo, on fait encore montre d'une courtoisie et d'une pudeur depuis longtemps oubliées en France – si tant est que ces deux vertus y existèrent jamais avec une telle intensité. On ne croise ni mendiant ni SDF, on ne surprend pas la moindre dispute, les cafés et les gares sont d'une propreté quasi maniaque...



Tout semble donc d'abord se présenter comme si, au Japon, la tradition n'était pas le moins du monde ébranlée par la modernité. Et c'est d'autant plus saisissant que la modernité y est omniprésente – tout le monde connaît à cet égard, au moins de réputation, les étonnants WC robotisés de l'archipel !

Retirés

Le Japon est pourtant frappé d'un mal invisible, dont le quartier de Tokyo surnommé « la ville électrique » (*Akihabara Denki Gai*) donne un aperçu. Des jeunes – hommes essentiellement et ceux-là plutôt peu soignés – s'y regroupent pour mieux jouir seuls des jeux vidéo et des machines à sous (les fameux Pachinko) qui s'offrent à eux sur des milliers de machines réparties dans des *mégastores* de plusieurs étages. Un quartier de la capitale est donc dédié aux *geeks*, et ils sont un certain nombre... Happés par des écrans – véritables attrape-regards – et hypnotisés par le son lancinant des machines, ces *otaku* (« mordus » de mangas, d'animés ou de jeux en tous genres) laissent imaginer ce qu'est la vie de ceux qui ont renoncé à la société des hommes, ceux qu'on nomme ici pudiquement les *hikikomori* (les retirés), et qui vivent si bien reclus dans leur chambre que nul ne les voit, pas plus le touriste en goguette que leurs propres parents.



Ce phénomène de retrait est si répandu au Japon qu'il semble avoir atteint jusqu'à la princesse héritière Masako qui a longtemps souffert d'une sévère « dépression » dont elle se remettrait à peine. Si la famille impériale régnait jusqu'ici sans qu'aucun scandale ne soit jamais venu porter atteinte à son crédit ni ébranler son autorité (au regard des Japonais en tout cas), les choses ont récemment changé. Certes la princesse n'est qu'une pièce rapportée (comme Marie-Antoinette à Versailles), mais une pièce rapportée choisie par l'empereur Akihito pour entrer dans la famille et en assurer la descendance (en vertu des mariages arrangés qui continuent de faire loi dans la haute société nippone). Si l'opinion ne va pas jusqu'à accuser l'empereur d'avoir mal choisi sa bru, la plupart des Japonaises (car ce sont surtout les femmes que cette affaire passionne) sont sans pitié pour la dépressive qui n'a jusque ici pas même été fichue de donner un dauphin au pays ! On est pourtant encore loin des frasques de Lady Di et du prince Charles, plus loin encore de celles de DSK, car la princesse pêche là-bas plus par excès de privation que par ces excès de vie qui caractérisent parfois les puissants et font tant de barouf en Occident.



Au pays de Mishima, la vie est donc aussi douce et agréable à ceux qui sont de passage qu'elle semble douloureuse à certains autochtones, le plus souvent invisibles et pourtant bien présents. La jouissance s'y phénoménalise à ciel ouvert, décuplée. Et si les salles de jeux géantes y prospèrent, les célibataires – et cela va sans doute de pair – y sont aussi en quantité impressionnante.

Avancer masqué

Selon une récente étude du gouvernement, le pourcentage de célibataires a en effet fortement augmenté ces dernières années. 60 % d'entre eux ont en outre rapporté ne jamais avoir eu de petite amie, et 45 % déclarent même avoir définitivement abandonné l'idée d'en chercher une. Mais si la vie de couple est difficile, la solitude est néanmoins elle aussi pesante.

Ceux qui manquent d'affection sont ainsi par exemple invités à fréquenter des *bars à chat*, sorte de cafés dans lesquels on peut boire un verre en caressant un ou plusieurs félins, selon l'humeur du moment. C'est là une manière de se *retirer* doucement, un moment au moins, de la communauté des hommes sans pour autant renoncer tout à fait à celle des vivants. Et s'il n'existe pas de bar à chiens au Japon, notons qu'il n'est pas rare de trouver des chiens japonais vêtus de pied en cap (et parfois avec un certain style, convenons-en), voire promenés dans des poussettes. Il y a donc là, entre les humains et certains animaux un rapport qui prête à confusion.



Autre bizarrerie (au regard tout relatif d'une Française) : un Japonais sur trente environ porte un masque, un masque sanitaire. Il s'agit, dit-on volontiers, de se protéger des allergies au pollen qui prolifèrent au printemps. On note par ailleurs une recrudescence de l'usage de ces masques depuis la catastrophe de Fukushima. Les Japonais seraient ainsi particulièrement attentifs à leur santé... Mais chacun sait que les masques ont un effet limité sur les radiations. Quant au pollen, on peine à croire que les Japonais y soient si massivement allergiques. Parions plutôt que ces masques ont une autre fonction, moins avouable que celle de permettre à ceux qui en usent de mieux respirer – d'autant que qui a déjà porté un tel masque sait à quel point on y respire malaisément. Ne peut-on plutôt y voir une autre expression de ce phénomène de « retrait » dont les Japonais souffrent si massivement, spécialement en ce moment ? Si le masque ne fait pas tout à fait disparaître le visage au regard de l'autre, disons qu'il en dissimule les trois-quarts, laissant émerger seul un regard. Or, la culture japonaise interdit précisément de regarder dans les yeux. Autrement dit : le port du masque assure celui qui le porte que son visage n'est pas visible. Étrange « retrait » que celui-ci. L'objet regard est manifestement si bien monté au zénith social que nombreux sont ceux qui ne lui font plus face. La pudeur japonaise que nous évoquions en ouvrant notre propos a peut-être ainsi tant et si bien cru qu'elle aurait viré à l'inhibition. Je regarde en tout cas les œuvres de l'artiste Kimiko Yoshida (1) (qui tournent essentiellement autour des masques dans différentes cultures et traditions à travers les âges) d'un

nouvel œil, y voyant à présent une interprétation de ce phénomène dont il est difficile de prendre l'entière mesure tant qu'on ne l'a pas sous les yeux.

Le rapport virtuel existe bien

La jouissance de l'Autre a ainsi revêtu, nous pouvons le supposer, un caractère assez envahissant pour qu'il soit nécessaire à certains de s'y soustraire plus ou moins radicalement. C'est dans cette perspective qu'émerge au Japon le phénomène des « petites amies virtuelles », disponibles sur de nombreuses applications iPhone. Sans corps, sans désir ni jouissance, elles abreuvent leur *boyfriend* de mots doux et de déclarations d'amour. Et, de son côté, leurs *boyfriends* peuvent partir en voyage organisé avec elles... *Exit* donc les déceptions amoureuses, les mauvaises surprises, la contingence malheureuse (mais aussi potentiellement heureuse). La petite-copine virtuelle ne ment pas, ne trompe pas, elle n'est pas folle (ni folle du tout, ni quoi que ce soit d'autre) ! On connaissait les Tamagotchi (étrange espèce de petits animaux de compagnie virtuels qui ont un temps envahi les cours de récréation françaises avant de s'éteindre brusquement). On connaissait aussi les *Nintendogs*... Mais les Français mordront-ils à l'hameçon des *virtual girlfriends* ?



Et iront-ils voir la chanteuse japonaise Hatsuné Miku, elle aussi virtuelle, dont les disques et les DVD se sont classés numéro 1 au hit-parade nippon ? Sa voix est synthétique et son corps (requis lors de ses concerts) est constitué d'un hologramme en 3D ! Cette star – dont Marc Jacobs *himself* vient de dessiner la nouvelle garde-robe – donnera en effet trois concerts exceptionnels au théâtre du Châtelet en novembre prochain...

D'ingénieux ingénieurs (de l'Institut public Japonais des technologies industrielles avancées) travaillent assidûment à mettre sur pied la première femme robot (le « gynoïde » répondant au doux nom de HRP-4C), dans l'espoir sans doute de se débarrasser de la jouissance féminine (parfois un peu envahissante, il est vrai) et de jouir primitivement et définitivement seul, tout en se donnant l'illusion de vivre en harmonie avec l'Autre sexe. Il faut dire qu'en dépit des apparences, les Japonaises qu'on trouve si féminines (et qui le sont incontestablement si l'on en juge à leur image) adoptent semble-t-il des comportements de plus en plus propres à tenir ces messieurs à distance.

Femmes et herbivores

Ces dames font ainsi aujourd'hui des études supérieures et occupent des postes à responsabilité, mais pas plus ni moins que partout où la démocratie étend son empire. Pourtant ce phénomène s'accompagne d'une tendance de fond de la société nippone, mise en scène dans les mangas appelés « *Ladies Comics* », qui représentent des femmes audacieuses et entreprenantes, et parfois même autoritaires – qui sadisent ou esclavagisent à l'occasion leurs camarades de classe ou leurs collègues de bureau. *Soft*, *hard*, voire *trash*, autres mangas révélateurs des tendances du moment, les « *Boy's Love* » sont quant à eux écrits et dessinés par de toutes jeunes femmes (souvent *teenagers*) et mettent en scène les amours homos de jeunes hommes efféminés.

Au nom du père ou de son équivalent japonais, certains titres de ces genres littéraires ultra sulfureux ont cependant été menacés de censure (en vertu de l'article 175 du Code pénal japonais, qui punit les publications les plus « indécentes »). Et un membre de la préfecture de Miyazaki a ainsi justifié ces menaces : « Si vous continuez à nourrir ces représentations de femmes indépendantes, bientôt les choses iront dans le sens de l'homosexualité, ce qui rendra le développement naturel [entendez hétéro] bien plus difficile ». Au moins ne prétend-il pas qu'il est facile d'avoir rapport à l'Autre sexe !

Quant aux hommes, la sociologue Megumi Ushikubo note chez eux une tendance *Soshokudanshi*, littéralement « herbivore ». Ainsi désigne-t-elle ces jeunes sans ambition professionnelle ni appétit sexuel, proche de leur mère, et trop attentif à la mode – bien peu samouraï dans l'âme en somme...

Ainsi va la vie au Japon. Et entre un *megastore* électronique, un temple shinto, le musée d'art contemporain de Tokyo – le « MO+ » – et un très zen *karesansui* (ou « jardin sec »), il est certain que, quel que soit le regard qu'on lui jette, on est pénétré de l'étrange sentiment d'accéder, en *live*, à un passé millénaire et d'entrevoir quelque chose de notre avenir. Un retour vers le futur, en somme !

(1) Une de ses très belles œuvres faisait récemment la couverture du numéro de *La Cause du désir* « Femme parmi les femmes ».



Point de réveil

Camilo Ramirez

Invité à présenter le livre de Carolina Koretzky, *Le Réveil. Une élucidation psychanalytique* (1), par l'association des Psychologues freudiens le 27 mars dernier, je ne m'attendais pas à le lire *comme un polar*.



L'auteure parvient à nous tenir en haleine autour d'une question - *se réveille-t-on jamais ?* -, et cela malgré la sentence bien connue de Lacan sur le sujet à la fin de son enseignement. *Un peu, un point, un instant, oui, mais pour continuer à dormir, peut-être bien mais fugacement, jamais, quoi que...* Voilà les glissements qui scandent les chapitres nous donnant envie d'entamer le suivant dans la hâte de découvrir le dénouement d'une question touchant au cœur de la psychanalyse, car c'est le désir de l'analyste qui est ici convoqué.

Il faut dire que la question explorée par l'auteure est de taille : si le statut du signifiant dans l'enseignement de Lacan s'avère soporifique et finalement carrément cataleptique, comment aspirer alors à obtenir un quelconque réveil, par le biais d'une pratique opérant justement à partir du signifiant ? Carolina Koretzky prend le temps de déplier cette question de façon très nuancée et rigoureuse, nous invitant à cerner comment la problématique du désir de l'analyste se modifie chez Lacan au fur et à mesure qu'il procède à une progressive désidérialisation du réveil.

Se réveiller ?

Cependant, c'est d'abord une toute autre question que le livre de Carolina Koretzky fait surgir : franchement, pourquoi vouloir se réveiller ? Très rapidement, elle nous fait toucher du doigt que le désir de réveil a quelque chose d'inhumain ! C'est sans doute la préface de Serge Cottet qui m'a donné envie d'aborder la thèse du livre par son envers, lorsqu'il se demande d'emblée : « Vaut-il mieux se réveiller ou, comme on dit, ne pas réveiller le chat qui dort ? »

La vie est dure et courte, pourquoi diable désirer le réveil alors que l'inconscient se démène pour nous procurer de longues siestes ? Au nom de quoi renoncer à traverser la vie dans le havre de nos rêveries diurnes et autres fantasmes, bercés par des pensées immuables et de confortables ritournelles de sens ? A quoi bon déranger nos défenses, après avoir mis autant de soin à les bétonner ; pourquoi secouer le confort du *ne rien*

vouloir savoir et quitter le refuge bien chaud de la débilité mentale alors que, depuis la tête de la Méduse, l'on sait qu'il y a tellement de choses affreuses sur cette terre qu'il vaudrait mieux ne jamais regarder en face ? Ce sont les questions centrales que soulève C. Koretzky, en les nouant dans un



parcours très vaste et très vivant, à des questions cliniques touchant à la finalité même de l'expérience analytique. En témoigne le point d'appui qu'elle trouve, pour les élucider, dans les témoignages de passe des Analystes de l'École.

Freud nous a appris que ne pas vouloir se réveiller pour voir certaines réalités, ne pas oser franchir son horreur de savoir, a un prix qui s'appelle le symptôme, source de souffrance et de jouissance à la fois, tissé des vérités refoulées, occultées, mais jamais dissoutes, toujours susceptibles de nous revenir en pleine figure là où nous ne les attendions plus. Donc si l'idée, c'est qu'il est plus simple de rêver sa vie que de la vivre pour de vrai, moins dur et plus à la portée de chacun, eh bien, nous disons avec Freud, que c'est raté ! Le symptôme est-il pour autant un premier nom du réveil ? L'opacité de la jouissance qui lui est propre, son ancrage et sa fonction dans la structure subjective montrent bien que la question du réveil, à partir d'un travail sur le symptôme, est des moins évidentes.

C. Koretzky démontre qu'avec le réveil, nous touchons à un point de butée de la psychanalyse qui n'est pas sans évoquer le fait que Freud l'a qualifiée de métier impossible. Si le *parlêtre* fait du discours le moyen par excellence de faire ronron en produisant des significations qui lui servent d'oreiller, par quel artifice la psychanalyse pourrait-elle prétendre provoquer un réveil qui ne soit pas fugace ni éphémère, pur instant de l'éclair et du tonnerre condamné à se refermer aussitôt, pour que nous continuions debout, à faire dodo ? L'analyste se confronte ici à une zone particulièrement opaque et coriace quant à son acte. Si Lacan conçoit dans un premier temps les effets de réveil du côté de la surprise et de la vérité déconcertante, il se démarque aussitôt de l'orthodoxie analytique en faisant saillir que la surprise dans la cure n'est jamais la révélation d'un savoir latent, déjà là, attendant d'être dévoilé. Le livre suit pas à pas comment Lacan se montre de moins en moins enthousiaste quant aux effets de surprise sur le traitement du symptôme : les effets de réveil sont moins à attendre du côté de l'éclair, de la fulgurance ou de l'illumination que des effets de dénouement. Cela comporte une nouvelle conception du symptôme comme nœud, faisant basculer le travail analytique du déchiffrement au dénouement.

Ça rêve...

L'une des parties les plus passionnantes du livre est celle consacrée à la démonstration de l'extension du « ça rêve » chez Lacan, partant du domaine du sommeil pour s'étendre à tout le champ de la pensée. Tout d'abord, en s'attardant sur des rêves de Freud pour faire saillir le statut du rêve comme une pensée refusée et dans lequel la censure produit un effacement du « je pense ». Ensuite avec Lacan, en établissant une première continuité entre rêver et penser, pour arriver à une seconde, entre dormir et raisonner. C. Koretzky nous fait suivre de façon lumineuse la production d'une série d'équivalences permettant d'attraper ce qui gît au cœur de la fameuse sentence lacanienne *on ne se réveille que pour continuer à dormir* : ça rêve = ça cogite = ça pense = ça dort. S'il est de la nature du signifiant de faire dormir,



nous dit l'auteure, néanmoins « il n'y a pas de réveil en dehors de la prise du sujet dans le monde du langage ». Nous touchons ici à des questions très pointilleuses, notamment celle concernant la structure que doit avoir l'interprétation analytique pour produire ce terme que C. Koretzky met en avant : un point de réveil. L'horizon qui se dégage est celui de l'étonnante lecture faite par Lacan de l'impératif freudien sur la fin de l'analyse : « Là où c'était le règne du sommeil, je dois advenir ».

...Aux limites du langage

La dernière partie du livre opère un tournant solidaire de celui qui accompagne le dernier enseignement de Lacan, tel que le rappelle S. Cottet dans sa préface. Dans un parcours qui va de l'articulation entre réveil et trauma, C. Koretzky se penche, dans un chapitre éprouvant, sur les rêves des survivants des camps de concentration, « des rêves qui ne sont plus solidaires du désir de dormir ». Ce qui est très enseignant pour la psychanalyse est sans doute l'articulation entre le réveil

et la rencontre avec les limites du langage. Dans les récits des survivants, de la façon la plus atroce et la plus dénudée, le sujet rencontre le trou dans le symbolique, ce manque de garantie dans le langage que le parlêtre parvient d'habitude à maintenir voilé. C'est ce point d'horreur, ce réel-là qui réveille. Avec ces rêves qui ne laissent plus le sujet dormir en paix, nous approchons le réel tel qu'il est conçu chez le dernier Lacan : « L'expérience des camps est celle du réel dernier, le réel sans loi, hors-sens. (...) Le type de rêves faits pendant et après la situation concentrationnaire témoignent du trauma ; mais ils nous conduisent aussi bien vers la dernière conceptualisation du réel chez Lacan ».

Lacan le réveil

La toute dernière partie est une lecture très fine des thèses de Lacan autour de l'impossible réveil. C. Koretzky y décortique de façon saisissante les avancées des tout derniers Séminaires, afin de répondre à la question : qu'est-ce qui ne se réveille pas ? Cela lui

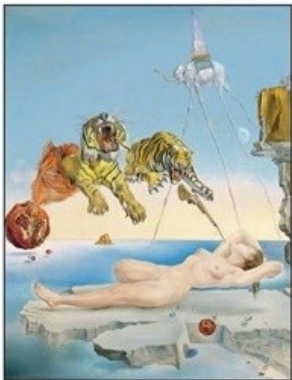
permet de cerner la façon dont Lacan réoriente la fin de l'analyse. Ce qui ne se réveille jamais semble se situer du côté du fonctionnement même de l'inconscient transférentiel et son tonneau des Danaïdes : la fuite de sens, imparable, nous empêche de sortir du domaine du rêve. Et pourtant elle démontre que cela ne comporte nul pessimisme. Plutôt que de se laisser décourager par cette nouvelle perspective, elle s'attèle, prenant appui sur les avancées de Jacques-Alain Miller, à explorer la question de comment concilier l'orientation vers le réel, avec cette production infinie de sens, qui fait que « l'homme passe son temps à rêver, qu'il ne se réveille jamais ». Preuve que le

Le réveil

Une élucidation psychanalytique

Carolina Koretzky

Préface de Serge Cottet



PUA Presses
Universitaires
de Rennes

«
Psychanalytique
Psychopathologie

désenchantement de Lacan quant au réveil ne véhicule nul pessimisme est que l'auteure arrive à la fin de son parcours en provoquant une belle rencontre entre réveil et mot d'esprit.

Parler du désir de réveil, c'est parler du désir de Jacques Lacan. C. Koretzky nous quitte sur un constat des plus enthousiastes : Lacan est le nom même du réveil dans l'histoire de la psychanalyse.

(1) Carolina Koretzky, *Le Réveil. Une élucidation psychanalytique*, Paris, Presses Universitaires de Rennes
Coll. Clinique psychanalytique et psychopathologie, 2012.

[Disponible sur ecf-echoppe.com](http://ecf-echoppe.com)

COURRIER – Hommage à Pierre Skriabine

C'est avec une grande émotion que j'ai appris ce soir le décès de Pierre Skriabine. Si je ne le connaissais pas personnellement – et cela restera un grand regret – ses écrits et interventions m'ont marquée. Je porte en effet un grand intérêt à la topologie lacanienne des nœuds et, à ce titre, il me semble qu'il était, dans l'École, une figure incontournable. Je me souviens de l'avoir entendu présenter quelques éléments fondamentaux de la topologie borroméenne aux Journées de l'ECF et d'avoir été éblouie par la clarté du propos. « Aux nœuds, il faut se rompre », disait Lacan. Pierre Skriabine s'y était attelé, et ce, avec le souci, me semble-t-il, d'en transmettre quelque chose. Ce que bon nombre pense inabordable, il nous le mettait à disposition, il l'éclairait. Pierre Skriabine nous laisse une lecture déterminante pour aborder le tout dernier enseignement de Lacan, lecture qui mérite que nous nous y référions si nous voulons suivre le conseil d'utiliser les nœuds du côté d'une pragmatique. C'est en ce sens que son enseignement laisse pour moi une trace pour longtemps.

Anne Plouzenec, 14 mai 2013.

Lacan Quotidien

publié par navarin éditeur

INFORME ET REFLÈTE 7 JOURS SUR 7 L'OPINION ÉCLAIRÉE

comité de direction

présidente **eve miller-rose** eve.navarin@gmail.com

rédaction et diffusion **anne poumellec** annedg@wanadoo.fr

conseiller **jacques-alain miller**

▪ rédaction

coordination [anne poumellec](#) annedg@wanadoo.fr

comité de lecture [pierre-gilles gueguen](#), [jacques-alain miller](#), [eve miller-rose](#), [anne poumellec](#), [eric zuliani](#)

édition [cécile favreau](#), [luc garcia](#), [bertrand lahutte](#)

▪ équipe

▪pour l'institut psychanalytique de l'enfant [daniel roy](#), [judith miller](#)

▪pour babel

-Lacan Quotidien en argentine et sudamérique de langue espagnole [graciela brodsky](#)

-Lacan Quotidien au brésil [angelina harari](#)

-Lacan Quotidien en espagne [miquel bassols](#)

-pour Latigo, [Dalila Arpin](#) et [Raquel Cors](#)

-pour Caravanserail, [Fouzia Liget](#)

-pour Abrasivo, [Jorge Forbes](#) et [Jacques-Alain Miller](#)

▪traductions [chantal bonneau](#) (espagnol) [maria do carmo dias batista](#) (lacan quotidien au brésil)

▪designers [viktor&william francoizel](#) vwfcbzl@gmail.com

▪technique [mark francoizel & olivier ripoll](#)

▪médiateur [patachón valdès](#) patachon.valdes@gmail.com

▪ suivre Lacan Quotidien :

▪ecf-messenger@yahooogroupes.fr ▫ liste d'information des actualités de l'école de la cause freudienne et des acf ▫ responsable : philippe benichou

▪pipolnews@europsychoanalysis.eu ▫ liste de diffusion de l'eurofédération de psychanalyse

▫ responsable : gil caroz

▪amp-uqbar@elistas.net ▫ liste de diffusion de l'association mondiale de psychanalyse ▫ responsable : oscar ventura

▪secretary@amp-nls.org ▫ liste de diffusion de la new lacanian school of psychoanalysis ▫ responsables : anne lisy et natalie wülfing

▪EBP-Veredas@yahooogrupos.com.br ▫ uma lista sobre a psicanálise de difusão privada e promovida pela associação mundial de psicanálise (amp) em sintonia com a escola brasileira de psicanálise ▫ moderator : maria cristina maia de oliveira fernandes

POUR ACCEDER AU SITE LACANQUOTIDIEN.FR **CLIQUEZ ICI.**

• *À l'attention des auteurs*

Les propositions de textes pour une publication dans Lacan Quotidien sont à adresser par mail (anne poumellec annedg@wanadoo.fr) ou directement sur le site lacanquotidien.fr en cliquant sur "proposez un article",
Sous fichier Word □ Police : Calibri □ Taille des caractères : 12 □ Interligne : 1,15 □
Paragraphe : Justifié □ Notes : *manuelles* dans le corps du texte, à la fin de celui-ci, police 10 •

• *À l'attention des auteurs & éditeurs*

Pour la rubrique Critique de Livres, veuillez adresser vos ouvrages, à NAVARIN ÉDITEUR, la Rédaction de Lacan Quotidien – 1 rue Huysmans 75006 Paris. •